

Nicolas Frémiot : « Traversée »

On fait tous, tous les jours, l'expérience du paysage qui défile. A travers la vitre d'un train, d'une voiture, d'un RER. Ces formes étirées, mélangées dont on a l'impression de devancer la genèse et de manquer l'accomplissement. La vitesse, aujourd'hui, participe de cette déconnexion du corps d'avec le territoire qu'il occupe. Le regard ne se pose plus, il glisse — sans points d'accroche. Le paysage est une image comme les autres, lisse, étrangère parce qu'extérieure.

Marcher : c'est résister

Depuis des années qu'il marche, construisant ses itinéraires, ses « traversées photographiques », pour ne faire que **10 km** par jour en moyenne (c'est-à-dire selon une vitesse extrêmement réduite), Nicolas Frémiot résiste à cette virtualisation du territoire. Marcher c'est en retrouver le rythme. S'accorder à son tempo. Dans la marche, le temps ralentit. Et la vision se fait plus perçante. Plus pénétrante ; l'esprit plus disponible à la pensée.

Quand il parcourt l'Île-de-France d'Est en Ouest pour « Traversée », en **23 jours (mars/avril 2012) et 289 300 km**, suivant la course du soleil, s'arrêtant pour photographier les lieux qui l'interpellent, et le soir, pour dormir, l'artiste s'intègre de nouveau au territoire. En ressent la météorologie — les **chroniques journalières** qui accompagnent les clichés font systématiquement référence au climat, à la température, à la lumière. Même si ce n'est pas « dit » explicitement, toute la dimension atmosphérique est suggérée. On lit dans le hors-champ du texte (comme le texte est le hors-champ de la photographie, en prolonge le cadre) les odeurs, les bruits. Les branches qui craquent sous le pied. La chaussure qui bute sur le sol. La soif. Le froid. Le souffle chargé du bitume et des machines agricoles.

« Quand je marche, je suis présent » dit Nicolas Frémiot. L'artiste n'est plus à l'extérieur mais à l'intérieur du territoire qu'il foule ou plutôt qu'il intègre. Il en est partie prenante. Il le réincorpore. La lenteur **lui** permet ici de se le réapproprié — au sens physique et politique —, de l'appréhender à une autre échelle, plus locale, plus sensible. Sans certificat de propriété, mais par un balisage invisible de l'œil et du corps.

Une géométrie de la rencontre

L'angle de vue est volontairement resserré par Nicolas Frémiot. Sa focale est réduite. Un arbre, par exemple, n'apparaît pas en entier, comme sujet.

Mais comme le fragment d'une forêt qui enveloppe le regardeur. Pas de plongée, pas de panorama. L'artiste ne domine pas le paysage, il est dans ce paysage. **Il est ce paysage.** Tout l'éloigne de la photographie de guide touristique, de la carte postale. Les obstacles sont intégrés à l'image. Un cycliste apparaît dans le champ de façon soudaine comme s'il allait heurter le marcheur.

D'apparence neutres, objectives (documentaires), les photographies sont fortement composées. Elles opposent à la fluidité, à la dématérialisation du paysage qui défile (celui de la voiture) une « tenue », une orthogonalité qui semble en empêcher le délitement. **En renforcer l'existence.** Un poteau, un panneau de signalisation, plus rarement un passant, en marquent souvent l'axe vertical, et le centre. Les barrières autoroutières, les palissades, les bordures des champs, ouvrent des horizontales, des bandes de couleur bleues ou vertes. Grilles, grillages, barreaux, fenêtres, carrefours... auxquels se heurte parfois le ruban sinueux d'une route. L'intersection solidifie l'image. Lui redonne corps.

Ainsi muni d'une colonne vertébrale, sur un pied d'égalité avec l'auteur (car au même niveau topographique), le lieu de la photographie s'enracine dans une géométrie de la rencontre.

Pour un re-paiement

Le paysage, le pays, le paysan... Le territoire qui intéresse Nicolas Frémot, en l'occurrence ici **l'Île-de-France**, est un territoire habité. En plein développement. Même si l'homme, en chair et en os, est presque totalement absent des photographies — l'artiste marche dans la journée, les enfants sont à l'école, les parents au travail ou dans leur voiture—, même si on aperçoit les gens seulement de dos, floutés, par bribes, les traces de l'activité humaines sont partout. Un tas de gravas, une bétonnière, des plots, des poteaux, des fils électriques, les sillons d'une charrue ou ceux des avions dans le ciel, un abri bus (vide mais tagué), le toit d'une usine au loin, des rebus. C'est toute la dynamique structurelle et économique du territoire francilien qui se découvre progressivement, les différents plans successifs comme des strates d'histoire. Les photographies de « Traversée » rendent compte de cette mutation en cours, de cette physionomie mouvante.

De cliché en cliché, de formats en formats (19/25 cm, 60/90 cm, 150/200 cm), on approche un peu plus près de la diversité de l'Île-de-France, de sa personnalité. Ses différents niveaux d'occupation, de fréquentation, d'urbanisation. Mi-citadine, mi-rurale. La campagne n'est pas la nature, mais une fausse nature où la présence humaine en irrigue intensément le derme et l'épiderme. La banlieue n'est pas le négatif uniforme de Paris. **La**

banlieue n'existe pas. La banlieue est une caricature, le triste fantasme d'une périphérie homogène par rapport à un centre qui le serait tout autant. Une idée qui étire artificiellement le territoire. Qu'on ne peut broser que de loin, de dessus, à gros traits rapides. La banlieue, c'est justement ce paysage qui défile trop vite pour qu'on en saisisse la « vérité ». Cette banlieue ne peut pas exister ici, à cette échelle. Dans ce cadrage là, qui rétrécit la focale. A ce rythme. La banlieue n'a pas de sens pour un marcheur.

Avec ses traversées, Nicolas Frémiot ne dépayse pas. Au contraire, il *repayse*. Il n'essaie pas d'échapper au paysage aménagé. Ni au paysage ordinaire (et ce à la différence de certains autres artistes-marcheurs, comme Hamish Fulton, attiré davantage par les sommets, la nature sauvage). Nicolas Frémiot s'y réinscrit pour en donner une vision autre. Il nomme les lieux. Il note les heures, les trajets, les allers-retours. Il mesure le paysage, ses coordonnées, comme on mesurerait un enfant qui grandit. Un peu pour en ausculter, tel un praticien, la santé (économique, politique, environnementale, atmosphérique) et son évolution, mais aussi, peut-être, pour en garder l'empreinte intime.

Céline Piettre